

Le polype des narines est si généralement connu, qu'il seroit inutile d'insister sur ce point; mais il faut convenir que la méthode curative n'est pas également déterminée. Les auteurs qui ont parlé de cette maladie, n'ont pas manqué d'indiquer des moyens pour la guérir. La diversité, ou plutôt la contrariété de leurs sentiments, loin d'éclaircir la matière, y jettent au contraire une obscurité fort embarrassante, et peuvent être la source d'une infinité de méprises. Les uns veulent qu'on la détruise par le feu, les autres par le feu; ceux-là préfèrent les corrosifs, ceux-ci la ligature. Tous ces différents moyens peuvent, sans doute, être employés avec succès, mais dans quel embarras, dans quelle anxiété ne se trouve pas le chirurgien sur le choix qu'il doit en faire? il me semble donc que pour faciliter ce choix à un jeune homme encore privé du secours de l'expérience; et pour répandre en même-temps quelque jour sur le traitement de cette maladie, il me semble, dis-je, qu'il auroit convenu de bien distinguer les différentes espèces de polypes, et d'assigner à chacune un traitement particulier.

Il est vrai que les auteurs en admettent de plusieurs espèces; mais il est vrai aussi qu'ils les ont trop généralisées. un peu plus de précision dans leurs écrits, eut paré à cet inconvénient. En effet, parmi les polypes, il y en a de gros, de minces, de longs, de courts &c. Les gros emplissent quelquefois exactement tantôt une seule narine, tantôt les

2
Deux, au point que le malade ne peut respirer, qu'en tenant la bouche ouverte. Dans quelques sujets ils sont assez volumineux pour produire un écartement des os. Les uns sont grêles que sans douleur, d'autres sont douloureux. D'ailleurs le polype est tantôt dur, tantôt molasse, tantôt fixé sur une base ferme et immobile; tantôt adhérent aux lames osseuses; plus souvent encore à l'os ethmoïde, aux sinus maxillaires &c. Dans les uns le pédicule est étroit, large dans les autres, et quelquefois tellement allongé qu'il s'étend sur la lèvre, ou qu'il passe derrière la cloison du palais. On en voit enfin qui sont accompagnés de la carie de quelqu'un des os où ils adhérent. Or tous ces différents états demandent, ce me semble, des règles particulières, et une manipulation différente à observer.

Si nous remontons maintenant à la cause des polypes, nous verrons qu'elle est interne, ou externe. Dans celle-ci, ce sont les coups, les chutes au nez qui les déterminent, et qui leur donnent naissance. la violence du coup détache quelquefois la membrane pituitaire, la rupture des petits vaisseaux donne lieu à un épanchement de sang, ou de lymbe entre la membrane et l'os, qui forme insensiblement une petite tumeur. Cette membrane ainsi décollée perd tout son ressort, disposée déjà par sa nature au relâchement, s'allonge et s'épaissit par les sucs dont elle est abreuvée, et forme une tumeur plus ou moins grosse qu'on appelle polype. Cette cause est plus commune qu'on ne sauroit s'imaginer; L'expérience m'en a



couraincu, et tout observateur peut aussi s'en assurer, en examinant avec attention l'intérieur des narines après un coup reçu; et s'il questionne les malades atteints d'un polype, la plupart lui répondront qu'ils ont reçu quelque rude coup sur le nez ou qu'ils ont fait des chutes sur cette partie. L'observation viendra bientôt à l'appui de ce que j'avance.

Ceux qui sont produits par cause interne ne doivent leur naissance qu'à l'engorgement des glandes de la membrane pituitaire, dont le tissu se trouve mou, spongieux, à raison de la stagnation des sucs lymphatiques. lorsqu'une de ces glandes commence à s'engorger, elle suit la même marche que les glandes des autres parties du corps qui grossissent insensiblement, et souvent avec une rapidité inconcevable. elles croissent d'ailleurs plus vite dans le nez, que sur la surface du corps, à proportion égale, et vu la petitesse des glandes de cette membrane, cette croissance plus prompte, a sa cause dans la mollesse et le relâchement des membranes qui les enveloppent. Lorsque la tumeur est parvenue à une certaine grosseur, la position lui permet de s'allonger plus facilement, et de s'étendre, soit par devant, soit par derrière, à raison de son poids, et de ses enveloppes flâques et lâches.

Le vice scorbutique, cancéreux, scrophuleux ou scorbutique, est souvent la cause de l'engorgement, et de la dépravation de cette membrane, et donne le jour à ces différents sarcomes.

je n'entrerai pas dans le détail des polypes entretenus ou formés par ces différents vices, la plupart nous étant inconnus, et de tous les temps ayant été l'écueil de la chirurgie. Cependant le plus redoutable, comme aussi le plus ordinaire, et le plus difficile à guérir en le cancéreux. Tout polype formé par l'engorgement des glandes, peut dégénérer en cancer, quoique la cause qui l'a produit ne soit pas cancéreuse. Les irritations quelconques, les médicaments corrosifs, les différentes opérations pratiquées, produisent souvent cet effet, et font dégénérer un polype benin par sa nature, en cancer incurable.

L'objet de ce mémoire n'est pas de donner un traité complet sur cette maladie, la matière est trop vaste, et trop au dessus de mes forces. je passerai donc très légèrement sur le général des Polypes, je passerai un peu plus sur ceux qui descendent derrière la cloison du palais; sur quoy je rapporterai quelques observations qui me paroissent assez intéressantes pour être présentées à l'Académie, et qui serviront de preuve, et viendront à l'appui de ce que j'entreprends d'éclaircir. on verra à la fin de ce mémoire une tenette qui m'est particulière, et dont je me suis avec succès, depuis quinze ans, pour extirper les polypes qui descendent dans la gorge, quoique très volumineux, sans couper la cloison charnue du palais.



Pour me servir des memes expressions, que H. de La faye dans ses remarques sur les operations de Dionis; je distinguerai les polypes en vasculaires, et en vésiculaires; L'un et l'autre de ces deux termes sont également expressifs. Les vasculaires sont formés par l'engorgement des glandes qui tapissent la membrane pituitaire: Les vésiculaires, au contraire, par le décollement de cette membrane, et par son prolongement.

Les polypes vasculaires sont aussi dangereux dans leurs suites que rapides dans leurs progrès. En effet, ils deviennent squirreux, cancéreux, d'une grosseur effrayante, s'ulcerent le plus souvent, présentent une surface inégale et caboteuse, font souffrir le malade, et le mettent en danger. Ces polypes sont formés par un dérangement de la structure des glandes de la membrane pituitaire. Dans la destruction de leur ressort ces glandes perdent l'usage des filtrations, et se transforment par l'affaîssement des tuyaux, en un tout d'une substance uniforme, dure et pénétrée des vaisseaux sanguins. Ainsi l'accroissement des glandes est une transformation successive. Effectivement si l'on jette les yeux sur les parties qui composent cette membrane; si l'on considère, avec soin, la distribution des nerfs, et des vaisseaux sanguins et lymphatiques qui viennent s'y réunir, il est aisé de comprendre que par un semblable dérangement, ce germe de polype n'ayant plus cette disposition glanduleuse, capable de filtration, causera nécessairement des alterations

dans les glandes voisines, à raison de leur dépendance mutuelle pour leurs fonctions reciproques. Ces alterations consisteront non seulement dans la compression causée par l'accroissement de cette masse polypeuse sur les glandes voisines; mais — encore par la destruction de leur rapport elles acquerront une disposition prochaine à perdre leur usage.

Cette théorie sur la nature des polypes vasculaires paroit fondée; mais dans la pratique les différents succès — dans leur traitement, ont partagé les opinions des auteurs touchant les causes de ces maux. Les uns ont cru qu'elles étoient simplement locales. Et pourquoi l'ont-ils cru? c'est qu'ils ont observé que dans l'accroissement des polypes l'emboupoint ne diminuoit pas; et qu'après leur extirpation, ou leur consommation par les caustiques, l'on jouissoit ensuite, sans nul autre remède, d'une santé parfaite.

Les autres, au contraire, ayant observé qu'après semblables moyens de guérison, les polypes reparoissoient, avec même plus de violence qu'auparavant, ont conclu de là que leur cause consistoit dans un vice général de la masse des Liqueurs; que par conséquent c'étoit mal à propos qu'on exposoit les malades aux douleurs de l'extirpation, ou des scarrotiques.

De part et d'autre c'est mal raisonner, ce me semble, puisque c'est conclure du particulier au général. une meilleure



Dialectique auroit épargné à ces auteurs Le défaut d'une
décision si précipitée, et si fautive dans sa généralité.
Qu'il n'y ait des polypes incurables au plus habile
maître, c'est de quoy l'on ne peut raisonnablement douter;
mais que tous le soient sans exception, que tous reparoissent
après avoir été extirpés ou brûlés, que tous aient pour
cause la dépravation générale de la masse des Liqueurs, —
voilà ce que L'expérience journalière ne permet pas
d'admettre. Elle démontre au contraire que la plupart
des polypes peuvent être guéris, ceux même qui présentent
des signes cancéreux, pourvu qu'ils ne soient ni causés,
ni entretenus par le même vice, et que d'ailleurs l'opération
soit praticable. Il arrive qu'un polype a toutes les
marques d'un Cancer décidé, sans que la tumeur soit
cancéreuse; d'ailleurs où est l'impossibilité de guérir un
polype cancéreux? ne guérit-on pas un Cancer au sein,
aux testicules? &c. par la même raison un polype peut
se guérir, pourvu qu'il ne soit pas entretenu par un
vice semblable, et qu'il ne soit pas adhérent dans
toute son étendue. L'observation suivante vient à
l'appui de ce que j'ose avancer.

Un mois de juillet de l'année 1763. je fus
appelé pour voir la fille du concierge de cette ville
agée de treize ans: je la trouvai fort inquiète, —

5
souffrant des douleurs à la tête, n'ayant que la peau folée
sur les os, avec un visage pâle et jaunâtre, ainsi que le reste
du Corps. Minée par une fièvre lente, elle étoit pour
ainsi dire dans le marasme. à peine pouvoit-on entendre
ce qu'elle disoit, tant sa voix étoit basse et affoiblie. pour
respirer, elle étoit obligée de tenir la bouche ouverte. Elle
éprouvoit outre cela des suffocations qui la mettoient à
deux doigts de la mort. à la seule inspection de ces
divers symptômes, je devinai sans peine l'espèce de sa
maladie: son père m'assura qu'on avoit toujours vu sa
sœur dans cet état; qu'on s'appercut, quelques jours après
sa naissance, qu'elle respiroit avec difficulté; que vraisemblablement
elle avoit porté ce mal en venant au monde. j'en continuai
cependant l'examen, et j'en vis le progrès avec surprise.
En effet le nez de la malade étoit tuméfié et d'une
grosseur considérable. Le Polype remplissoit exactement toute
la narine gauche, et descendoit d'environ deux lignes sur la
levre. sa figure étoit ronde, sa couleur livide, et son
extrémité ulcérée; il en couloit une matière verdâtre de fort
mauvaise odeur: La malade y sentoît des élancements
fréquents: la levre étoit un peu grosse, et le mouvement
géné. Après cet examen je fis ouvrir la bouche à la
malade; je vis la cloison charnue du palais fort



avancée vers les Dents, de couleur Livide: je la relevai, et vis derrière une masse de chair d'une grosseur prodigieuse de couleur bleuâtre: j'attrapai ce corps avec une tenette, et lui fis faire quelque mouvement, pour m'assurer s'il faisoit corps avec celui qui sortoit par le nez. Malgré les fortes secousses, celui qui sortoit par la narine ne fit aucun mouvement: je conjecturai par là que c'étoit deux corps séparés, et que chacun avoit des attaches différentes.

Malgré les difficultés qui se présentent pour la cure de cette maladie; je dis aux parents qu'il n'y avoit d'autre moyen que l'opération. Ils n'eurent pas de la peine à y consentir, malgré le peu d'esperance que je leur donnai du succès. 1°. L'ancienneté de la maladie, puisqu'elle la portoit depuis sa naissance, devoit me faire craindre des fortes adhérences. 2°. La fièvre lente, et la maigreur extraordinaire me faisoient craindre pour les suites. 3°. Le peu de forces de la malade. 4°. L'hémorragie qui est toujours de la partie m'embarrassoit; on n'est pas toujours assuré de se rendre maître du sang, quand on ne voit pas les endroits où il faut porter le remède. 5°. la nature du polype ne me flattoit pas non plus, il avoit des signes cancéreux.

Encouragé par d'autres opérations à peu-près semblables, dont le succès avoit surpassé mes espérances, je disposai la malade à celle que j'eui fia le 16 août 1763. en présence de plus de trente personnes de cette ville. La malade assise sur un fauteuil, sa tête penchée en arrière, qu'on tenoit bien assujettie, je commençai mon opération par le polype qui descendoit derrière la cloison du palais, espérant encore que celui de la narine suivroit peut-être en même-temps, comme il m'étoit arrivé dans des cas pareils. Je m'embrassai donc avec la tenette (instrument qui m'est particulier) le corps polypeux, aussi près de son attache qu'il me fut possible, et en passant derrière la cloison. Bientôt par le moyen de quelques fortes secousses, en tournant à droite et à gauche, je parvins à le détacher, sans que celui du nés fit aucun mouvement, ni qu'il donnât aucune marque d'adhérence.

Cette opération faite, mes soins se portèrent tous vers l'hémorragie qu'il falloit arrêter, et qui ne fut pas fort considérable. Ensuite je procédai à l'extirpation de l'autre polype. La malade située comme cy-dessus, je le saisis avec une autre tenette, le détachai sans beaucoup de peine, et l'hémorragie ne fut guères plus abondante que dans l'opération du premier. Ces deux polypes —



emportés, la malade respira librement par le nez, ce qu'elle n'avoit jamais fait : Le son de sa voix fut changé; tout alloit au mieux et fort au gré de mes desirs. je tamponnai la narine avec quelques bouillons de charpie brute, et j'en fis descendre derrière la cloison du palais, après les avoir attachés par le moyen d'un gros fil, pour absorber les humidités et arrêter le peu d'hémorragie, et pour éviter la contraction trop forte de la narine : Car on a vu, après ces opérations, surtout lorsque la partie a souffert une dilatation trop forte, les narines se fermer presque, et le malade avoir la même peine à respirer qu'avant l'opération. Le lendemain je levai l'appareil; le tout étoit dans un très bon état : Les bouillons commençoient déjà à être chargés de pus : la malade n'avoit pas plus de fièvre qu'à l'ordinaire, point de souffrances, la tête ne lui faisoit plus mal, par là je croyois mon ouvrage fini.

Mais quelle fut ma surprise, lorsque le quatrième jour après l'opération, on vint me chercher à deux heures après minuit, et m'annoncer que la malade perdoit tout son sang ! j'y accourus ; et je la trouvai effectivement dans un état qui me fit tout craindre pour sa vie. Le sang couloit en abondance par le nez et par le gosier : je trempai des bouillons dans l'eau tiptique de M^r Matthe; j'en introduisis onze, attachés par des fils

D'égale longueur, et les fis descendre derrière la cloison
du palais; j'assemblai tous ces fils, et les tirai tous
ensemble vers le nés, pour faire une compression sur
l'embouchure des vaisseaux: tout cela fut inutile; Le sang
alloit toujours le même train: j'employai l'eau de Rabel
qui ne fut pas plus heureuse que la première: les
poudres astringentes furent employées aussi sans succès.
La malade avoit avalé une grande quantité de sang;
son estomach étoit extrêmement tendu; sa respiration fort
gênée: Cette évacuation lui avoit ôté les forces. je me voyois
fort embarrassé dans un tems où la saignée me paroissoit
le seul et unique moyen de me rendre maître du sang;
mais ce moyen me paroissoit pernicieux dans cet état de
foiblesse: n'importe je lui tirai deux palettes de sang;
elle tomba en syncope, perdit totalement connoissance,
point de pouls, les extrémités froides, les lèvres blanches,
Enfin elle étoit comme quelqu'un mort depuis deux heures:
par tous ces événements l'hémorragie s'arrêta. pour
lors je serrai les boudonnets, et lui fis prendre une
cuillerée de potion cordiale: un moment après elle
commença à vomir, et rendit environ cinq ou six livres
de sang qu'elle avoit avalé. Elle se remit un peu:
le pouls s'anima; les forces augmentèrent, le sang avoit

totallement cessé de couler: pour lors je pris quelque
esperance sur son état. Le lendemain à midi elle fut très
bien, insensiblement elle prit des forces. Trois jours après
je tirai les bourdonnets avec la Satisfaction de ne voir
plus couler du sang. Enfin la malade se trouva dans peu
de tems parfaitement guérie, sa Santé se soutient sans
menace de retour.

Qu'il me soit permis de faire quelque reflexion
à ce Sujet.

Que doit-on penser d'une hémorragie aussi
tardive? Si les vaisseaux qui fournissent le sang avoient
été ouverts par l'extirpation, n'est-il pas naturel
que l'hémorragie devoit paroître de suite.

Pourroit-on croire, qu'il n'y ait eu que
quelques unques des vaisseaux déchirés, & que
l'inflammation qui est inséparable de l'opération, ait
occasionné la rupture du reste des tuniques.

Pourroit-on encore penser que la forte
compression que le corps polypeux faisoit sur les
vaisseaux, les ait oblitérés, & en resserrant le diamètre,
former un obstacle à la Sortie du sang après l'opération.

Seroit-on encore autorisé à croire que, comme
cette partie avoit été de tout tems privée d'air,
l'abondance qui s'y est portée pût avoir été en

état de former le faillot aux embouchures des Vaisseaux.
Cette raison me paroit vraisemblable: il n'y a qu'à faire
attention à la Dilatation extraordinaire de la narine; au
vuide considerable que le corps polypeux y Laissa; La
nouveau pour cette fille qui n'avoit jamais respiré par
le nez, L'avidité avec laquelle elle attira L'air, tout
cela me fait penser que cet élément a été capable de
produire ce phénomène. je laisse aux personnes plus
éclairées que moy à le décider: je souscris l'avance
au jugement qu'elles pourront en porter.

Le polype qui descendoit derrière la cloison du
palais, ressembloit par sa dureté à un cartilage, sur-tout
dans le centre, et dans sa partie supérieure, c'est-à-dire,
près de son attache. il étoit recouvert d'une membrane
de couleur livide, lisse et soie dans la partie inférieure,
inégale et raboteuse dans la Supérieure proche son
attache, sur laquelle rampoient plusieurs vaisseaux sanguins,
variqueux. Ce polype se présentoit en pointe, et avoit
la figure d'une poire, il pesa six onces, celui du nez
étoit de consistance molle, et de couleur livide; il pesa
une once.

Je reviens toujours au polype vasculaire, qui,
selon moy, n'est formé que par L'obstruction d'une, ou



de plusieurs de ces glandes qui tapissent la membrane pituitaire: j'entends par membrane pituitaire, celle qui tapisse le nez, les fentes nasales, les sinus maxillaires, l'os ethmoïde, et généralement tout le vuide qui se trouve derrière la cloison du palais. Je dis donc que ces glandes venant à se gonfler par l'épanchement d'une lympe, d'un suc nourricier, ou par quelque autre cause que ce soit; il faut de toute nécessité que les membranes de ces glandes s'étendent à leur tour, et s'allongent par l'accumulation des fluides épais qui s'y arrêtent et croupissent contre l'état ordinaire et naturel. Il suit de là que les fibres de ces membranes cedent à la fin, grossissent et s'allongent au point de former un corps polypeux, lequel s'étend plus ou moins dans les vuides qu'il rencontre, s'y nourrit, et présente quelquefois un volume extraordinaire, qui remplit souvent les deux narines, et descend la plupart du temps dans le gosier: D'où s'ensuit la suffocation des malades, la difficulté d'avaler, et d'autres fâcheux accidents.

Quelquefois ce sont plusieurs corps polypeux qui remplissent les narines: quelques auteurs en nient la possibilité, mal à propos, ce me semble; puisque

après tout rien n'empêche que ce qui arrive dans une, ou plusieurs glandes voisines et rapprochées les unes des autres, ne puisse également arriver dans une ou plusieurs glandes éloignées de la première; Si la même cause qui donne naissance au polype, et le même embarras Sy rencontrent. Car enfin autant de glandes gorgées peuvent produire autant de polypes différents. ainsi le même vice en fera éclore un second, un troisième, un quatrième, enfin un nombre illimité dans toute l'étendue de la membrane pituitaire. un exemple va décider la question.

La nommée Margueritte Sargues de Roquecourbe, fut opérée à l'hôpital de cette ville en 1767. Elle avoit les deux narines remplies de chair. je croyois ne tirer que deux polypes, mais je ne fus pas peu surpris de lui en arracher sept, quatre de la narine droite, et trois de la gauche. Exactement distincts et séparés, ils étoient couchés les uns sur les autres: ils se détachèrent avec la plus grande facilité. la tête formoit un corps rond, et noirâtre, avec une queue mince: ils ressembloient assez parfaitement à cet insecte qui se nourrit dans l'eau, qu'on appelle l'étard.

Il se rencontre quelquefois une disposition tellement vicieuse, soit dans les glandes de la



membrane pituitaire, soit dans le sang du malade, que par un effet de ce vice général, le polype qui paroît dans cette membrane remplis bientôt tous les vuides qu'elle parcourt, produit les effets les plus étouffants et les plus sinistres, à tel point que lorsque les cavités qui le contiennent, en sont remplies: il étend son action jusques sur les parties des os dont il écarte les Sutures, entre lesquelles ce corps s'insinue. une fois placé dans ce poste, il y prend des extensions et des allongements capables de chasser hors de leurs places les parties qui les occupoient. C'est, par exemple, cette espèce de polypes dont on tenteroit vainement l'opération. Le malade y succombe toujours, et il souffre à pure perte. On me permettra d'en citer pour preuve l'affreux polype du nommé Loule jardinier.

L'année 1766. Ce misérable fut implorer la charité de feu M^r. de Barral évêque de Castres, lui disant qu'il avoit une maladie semblable à celle dont ce prélat avoit été guéri lui même, et le conjurant de lui procurer du secours. Ce malheureux me fut recommandé; mais son polype étoit bien différent de celui que j'avois, quelque tems auparavant, extirpé à

ce Seigneur. le dernier polype que le S^r. Loule portoit depuis maintes années, occupoit les deux narines, avec les fentes nasales, et formoit un corps considerable derrière la cloison du palais. Outre ce polype monstrueux les glandes du col étoient extrêmement gorgées et lancinantes, ce qui m'empêcha de rien entreprendre; étant assuré que ce polype avoit pour cause un vice Cancereux, je lui conseillai de faire usage de l'extrait de figue, qui n'empêcha pas que la maladie ne fit des progrès si rapides, que les os du nez en furent séparés, et le polype forma une masse énorme en dehors. les yeux furent aussi chassés hors de leurs orbites, l'oreille droite étoit aussi remplie de cette chair: Enfin le visage étoit d'une difformité à faire horreur; après des souffrances inexprimables, cet homme mourut. j'aurois désiré de me trouver à sa mort sur les lieux pour en faire l'ouverture.

Les polypes vasculaires commencent encore avec des marques chancreuses, et paroissent par une dureté douloureuse, lancinante, capable d'accroissement et d'ulcération; jettant ensuite des protuberances qui envahissent la cavité du nez, et tous les vuider où il peut s'étendre, et finit par consumer les cartilages et les os: tout tombe alors en pourriture, et d'une puanteur insupportable.

La nommée margueritte de Villegoudou

faubourg de Castres, sentit un embarras dans la narine
droite, au dessus du cartilage, elle y portoit le doigt très
souvent, au point que chaque fois qu'elle l'introduisoit
il en couloit quelque goutte de sang, peu de temps après
elle y eut de la douleur, et les élancements commencèrent
à se faire sentir, ce fut pour lors qu'elle vint me consulter.
c'étoit en 1763. j'y trouvai une petite tumeur aplatie,
sur l'os même, comme la moitié d'une fève de haricot,
exactement collée et immobile: je lui proposai quelques
moyens pour s'en délivrer, ce qu'elle refusa, ajoutant
qu'elle souffriroit trop. je la perdis de vue, six mois
après, elle devint; son nez étoit tuméfié, la narine
remplie exactement d'une chair livide, et squirreuse; il
en découloit une matière roussâtre et puante; les
élancements étoient plus fréquents, ce qui me confirma
de plus en plus dans mon opinion sur le soupçon
que j'avois d'un vice cancéreux. Pour me mettre à la
mode, je lui conseillai l'usage de l'extrait de figue
qui ne fit aucun effet: les os s'exortosèrent, et le
nez s'ulcra; les glandes du col avoient considérablement
grosi; en sorte qu'elle mourut après avoir éprouvé les
plus fortes souffrances.

Il y a encore des polypes qui succèdent
aux osénes, ou à quelque autre ulcère accidentelle,

11
ils se manifestent par la douleur, et par un changement
de l'ulcère en une fongosité, alors le polype devient cancéreux,
lorsque la substance molle devient dure et livide, que
la douleur, et l'hémorragie commencent à se manifester,
que les os se gonflent &c. Ces espèces de polypes doivent
être regardés comme incurables. Et on doit se contenter,
pour lors, de calmer les souffrances, et de rendre au
malade le peu de jours qui lui restent plus supportables;
ce qui n'est pas toujours possible.

L'expérience qu'on doit avoir toujours pour guide,
m'a fourni des cas assez remarquables sur les polypes
vasculaires, pour ne pas en faire le détail. Ce sont ces
polypes qui ordinairement deviennent durs, squirreux, et
quelquefois même cartilagineux, et d'une grosseur prodigieuse:
Ce sont ceux-là qui s'étendent en avant, en arrière; -
qui mettent les malades à deux doigts de la mort, et
qui souvent les y conduisent: ce qui n'arrive jamais des
polypes vésiculaires.

L'année 1761. je fus appelé à Barèges par
M^r de Bourcier officier dans le régiment de Germainois,
à raison d'un polype dont il avoit été opéré deux fois
à Mabon une fois à Montpellier, et deux fois à



Barèges. Malgré ces différentes opérations le polype reparoissoit dans quinze jours, de la même grosseur et longueur, que si on n'y avoit pas touché. il remplissoit la narine gauche, descendoit jusqu'à la lèvre. On me rendit compte de ces différentes extirpations. Leur multiplicité me fit soupçonner que le corps polypeux étoit derrière la cloison du palais, et qu'on n'avoit pu que l'ébrancher, en faisant l'opération par le nez. En conséquence le malade fut scrupuleusement examiné, en présence de M. L'issonier médecin de Paris qui se trouvoit à Barèges avec madame la Duchesse de Choiseul; de même qu'en présence du chirurgien major de Barèges, et de plusieurs Seigneurs, tels que M.^{rs} Lesfontes de Latour du Sin, et de Lottanges, Colonels &c. La narine, comme je viens de dire, étoit remplie d'une chair ferme et blanchâtre, d'où s'échappoit une matière puante, et si acre, que la lèvre en étoit excoriée. ayant fait ouvrir la bouche au malade, nous vîmes la cloison du palais qui s'avançoit jusqu'à demy bouche. je passai mon doigt derrière, et je trouvai une masse considérable, extrêmement dure et raboteuse. On ne fut plus surpris alors du retour de ce polype, après cinq différentes opérations.

Après cet examen, je proposai mes raisons. mon avis fut d'emporter cette masse par la bouche, non en coupant la cloison du palais, comme quelques auteurs le recommandent, mais par le moyen d'un instrument que je proposai de faire faire à ma fantaisie, et qui remplît parfaitement bien mon objet; Messieurs les consultants adoptèrent mon idée, particulièrement M. Poissonier qui applaudit au moyen que je proposai.

Puisque la matière nous y conduit, qu'on me permette une réflexion qui peut avoir son utilité. Presque tous ceux qui ont écrit sur cette maladie, recommandent dans pareille circonstance, d'extirper le polype des narines, avant d'opérer celui qui descend dans le gosier. précaution très inutile pour l'ordinaire, dangereux même: puisque sur vingt polypes de cette nature, dix-huit au moins de ceux qui descendent par le nez, seront corps avec ceux de la gorge; de sorte qu'en opérant premièrement ceux-ci, les polypes du nez suivent en même temps. Convaincu de cette vérité par plusieurs expériences, je souhaiterois que mon témoignage pût en persuader ceux de mes confrères qui se trouvent à portée d'en faire l'épreuve. Pourquoi multiplier gratuitement les souffrances aux malades,



en multipliant les opérations, dès qu'une seule peut suffire? Pourquoi les exposer à des hémorragies dont les suites peuvent être dangereuses?

Après cette réflexion, je reviens à mon Sujet. On juge bien que je ne perdis pas de tems afin de pouvoir donner au malade le plus prompt secours qu'il me — seroit possible. En conséquence je me rendis à Auch, où je fis faire une tenette comme je l'avois conçue. L'opération se fit bientôt après, et voici comment je procedai: Le malade convenablement situé, la tête bien assujettie, &c. je passai ma tenette derrière la cloison du palais; je la montai aussi haut que je pûs, pour prendre la masse près de ses attaches. je la trouvai très — adhérente à l'os oribleux. alors je recommandai qu'on tint la tête du malade bien ferme: en même tems je donnai quelques secousses, et quelques tours de main; après quoy la masse suivit avec une queue — d'environ deux pouces de long; c'est-à-dire, avec la partie qui sortoit par le nez. Cette masse fut — curieusement examinée. On y trouva une parcelle de l'os ethmoïde, de la largeur d'une piece de vingt-quatre sols, intimement adhérente au polype: c'étoit l'endroit

de son attache. Il étoit caboteux, ayant une couleur blanchâtre, et le fentre presque cartilagineux. Sa grosseur égaloit celle du poing, et son poids fut de neuf onces.

L'hémorragie fut si peu considérable, qu'il ne perdit à peine demy palette de sang. L'opération faite, le malade s'écria, dans un transport de joie: ah! pour le coup je suis guéri. je respire à mon aise, ce que je n'avois pu faire après les opérations précédentes. c'étoit le cri de la nature qui exprimoit le plaisir de la délivrance. En effet, dans peu de tems, le malade fut rétabli.

La sensation que fit cette cure dans la partie de la Gascogne, où je me trouvais, détermina, six mois après, M^{lle} de Castillon à m'appeller pour un sujet semblable au château de Batz à huit lieues d'Auch. Cette Demoiselle avoit éprouvé déjà, mais inutilement, deux opérations pour un polype qu'elle avoit à la narine droite; et qui, au bout de vingt à vingt et cinq jours, reparoissoit de la même grosseur et longueur qu'auparavant, aussi étoit-elle dans le même cas que l'officier qui a fait le sujet de l'observation précédente. ayant comme lui derrière la cloison du palais un corps polypeux



mais un peu moins volumineux que le sien. m'étant bien orienté sur cette masse, je proposai l'opération qui fut agréée tant de la malade que des parents, et exécutée le lendemain, par la même manœuvre et sans aucun accident. Les deux polypes survinrent à la fois. Celui qui descendoit dans la gorge formoit à son extrémité un groupe de tubercules d'une consistance dure, et de couleur blanchâtre, remplis d'une matière platreuse et grisâtre. après l'opération la malade respira avec liberté, ce qu'elle n'avoit pu faire après les précédentes, et fut guérie en peu de temps.

Si maintenant nous remontons à la cause de ces différentes tumeurs, nous trouverons qu'elle git dans l'engorgement des glandes de la membrane qui tapisse cette partie. La dureté de ces divers polypes, les tubercules sphériques, et de couleur blanchâtre, remplis d'une matière platreuse, qui les caractérisent, ne laissent aucun doute là dessus. De plus leur substance presque cartilagineuse ne permet point de penser que les polypes vésiculaires puissent fournir, de leur fonds, des corps si considérables, ni si compacts. C'est donc l'engorgement des glandes qui les fournit. En effet ces glandes n'étant qu'un tissu de

14
vaisseaux de toute espèce, il est fort naturel qu'elles donnent
Lieu à des corps plus ou moins volumineux, à mesure
qu'elles sont plus ou moins affectées, soit par un vice
particulier, soit par un vice général. Mais dans l'un
ou l'autre de ces cas, on doit toujours admettre le vice de
la lymphé qui agit plus ou moins fortement sur les
vaisseaux qui la contiennent: on doit admettre aussi la
coagulation des Lacs dans les tuyaux de la partie qui
s'en trouve plus ou moins embarrassée, et dont la filtration
ne s'opère plus: enfin la destruction de la structure
glanduleuse.

Ainsi les différentes formes des polypes n'ont
point d'autre cause que l'engorgement des glandes et les
divers renversements de leur position primitive. On voit,
par exemple des polypes avec des duretés rondes et inégales.
On en voit aussi de figure plate avec douleur, ou sans douleur.
Quand le volume de ces espèces de polypes augmente, la
douleur se réveille, devient vive; et il s'élève sur la
masse polypeuse des protubérances tantôt d'une couleur,
tantôt d'une autre. par leur accroissement la peau s'ulcère.
L'écoulement de ces ulcères est presque toujours acre, et fétide.
Il en résulte des érosions aux parties qui en sont
arrosées. quelquefois ces ulcères donnent lieu à des



fungosité qui s'élevait sur la masse polypreuse, et qui
présentait pour lors tous les signes d'un cancer. C'est
ce que je prouverai par l'observation suivante.

En 1759. M^r de Voisins vicaire général de
l'évêque, et prévôt du chapitre de Lavaur, fut atteint d'un
polype à la narine gauche. Dans cet état dont il craignoit
les suites, il se détermina promptement au voyage de
Paris, espérant avec raison s'y trouver des secours plus
expéditifs et plus efficaces pour la guérison de son mal,
qu'on n'en trouve communément dans les provinces.
Arrivé dans la capitale, il tomba, malheureusement pour
lui, entre les mains d'un charlatan (car il s'en trouve
par-tout) qui lui promit de le guérir, par le moyen
d'un corrosif dont il avoit guéri, disoit-il, nombre de
personnes. Malgré la promesse du battelier, et l'application
constante de son remède, matin et soir, durant trois mois
consécutifs, M^r Le prévôt n'en fut pas plus avancé.
Désabusé par une si triste épreuve, il prit enfin le sage
parti de se mettre entre les mains d'un chirurgien.
heureux s'il eut bien rencontré, mais son malheur
voulut encore qu'il s'adressât à un homme qui n'étoit
certainement pas un des flambeaux de la capitale, quoique
cependant il eût quelque réputation pour cette partie.

Celui-ci lui arracha le polypse de la narine, et un mois après le renvoya, l'assurant qu'il étoit parfaitement guéri. nonobstant ces assurances, M^r de Voisins avoit toujours la même peine à respirer, qu'avant l'opération. En effet un mois après son arrivée à Laval, le polypse reparut. Découragé par tant d'épreuves aussi douloureuses qu'inutiles, le malade prit la résolution de laisser croître le polypse à son gré, de renoncer à tous les remèdes et tint parole jusqu'en 1770. Cette année-là il fut à Montpellier consulter M^r Mejean chirurgien, pour un larmoyement continu et incommode qui l'affligeoit depuis quelques années. M^r Mejean lui assura que c'étoit une fistule lacrymale causée par le polypse qui bouchoit l'orifice du conduit nasal, et empêchoit les larmes de couler dans le nez, ce qui donnoit lieu à la fistule.

Vers la fin de la même année 1770. M^r de Voisins de retour chez lui, me pria par une lettre fort pressante de me rendre à Laval pour lui faire l'opération du polypse qu'il avoit à la narine. Il découloit une matière purulente par les points lacrymaux, sur-tout quand on pressoit le sac lacrymal. La narine étoit remplie d'une chair ferme et douloureuse, dont l'extrémité étoit ulcérée, et l'odeur fétide. Le malade avoit le nez considérablement



tumefié, La voix rauque, et ne pouvoit respirer que par la bouche. je la lui fis ouvrir, et ayant passé le doigt derrière la cloison du palais, j'y trouvai un corps dur, inégal et de la grosseur d'un œuf de poule, qui me parut fixé sur une base large. Ce polype étoit si lancinant, que pendant la nuit la douleur éveilleoit souvent le malade.

Après quelques remèdes préparatoires, j'fis l'opération en suivant la même méthode qu'aux précédentes. je saisis le polype aussi haut qu'il me fut possible; je le détachai avec beaucoup de peine. Celui du nez suivit en même temps. L'hémorragie fut assez considérable, mais par le moyen de quelques bourdonnets de charpie que je fis passer derrière la cloison du palais, le sang s'arrêta. L'opération faite, le malade respira avec un plaisir sensible et a été parfaitement guéri; ainsi que de la fistule lacrymale par le moyen des injections, et d'une forte compression sur le Sac Lacrymal.

Le polype étoit comme je l'avois jugé de la grosseur d'un œuf. La portion qui remplissoit la narine et la fente nasale avoit un pouce et demi de long. Le corps du polype étoit livide et couvert

des vaisseaux variqueux, et de deux fongosités aux parties latérales. La consistance étoit dure et ferme; Le centre de couleur grisâtre.

On voit par là que les polypes qui ont des signes cancéreux peuvent souvent se guérir, et que mal à propos on les a rangés dans la classe des maladies incurables aux quelles il ne faut pas toucher. Pour-moi, je pense que le polype qui a un caractère cancéreux peut se guérir, pourvu que la cause ne soit pas cancéreuse. Ne guérit-on pas des cancers sur les différentes parties du corps, comme au sein, au visage? &c. par le moyen de l'extirpation? Pourquoi ne peut-on donc pas opérer avec le même succès les tumeurs qui se forment sur la membrane pituitaire? toutes les fois que l'opération sera praticable on doit la tenter, quoique le polype paroisse d'une nature cancéreuse. On sera assuré de guérir, pourvu que le sang ne soit pas infecté par quelque vice particulier, ou que les parties adjacentes ne soient pas altérées jusqu'à un certain point; comme gonflement des os, carie, &c. que les adhérences ne s'étendent pas fort loin, que la tumeur ne soit pas platte, à ne pouvoir être saisie



par la tenette; Car dans tous ces différents cas, l'opération
est non seulement inutile, mais deviendra dangereuse, en
ce qu'il n'est pas possible pour lors d'enlever exactement
la masse polypeuse, ni de la consumer par les Scarotiques.

Quelques auteurs veulent que, lorsque le polype
descend dans le gosier, que l'on incise la cloison charnue
du palais. pourquoi cela? pour se faire jour, et
manœuvrer avec plus de facilité. Cette pratique me paroit
dangereuse, susceptible d'inconvénients, et ne peut être
d'aucune utilité. Pour arracher un Polype, il n'est
pas nécessaire de le voir. On peut aller le chercher,
le prendre avec la tenette, et l'extraire, sans avoir
recours à la Section de cette membrane. L'incision ne
peut être avantageuse que lorsqu'on veut détacher le
corps polypeux qui est derrière cette cloison avec un
instrument tranchant. Or cette pratique est non
seulement inutile, mais fort perilleuse, par l'impossibilité
de couper le polype avec ses adhérences et de le
suivre dans tous les vides où il s'est niché.
On peut bien emporter le gros de la masse, mais
elle se reproduira des restes qu'on a été obligé

de laisser. D'ailleurs il n'est guères possible de travailler sur cette partie avec aisance. La Situation ne permet pas une manipulation aisée : à chaque coup d'instrument on est dérangé par l'effusion du Sang, et par les suffocations qu'il occasionne en tombant sur la gorge.

Si cette incision faite à la cloison du Palais, n'a pas des suites fâcheuses, il en résultera toujours pour le moins des désagréments pour le malade. Les dangers sont l'hémorragie, et l'inflammation qui s'étend, et se propage de proche en proche, ce qui peut faire périr le malade. Le désagréable sera un nasillement, une voix rauque, au point qu'il aura de la peine à se faire entendre, et sera même un obstacle à la déglutition au lieu que par le moyen d'une tenette semblable à celle dont je me suis servi, on emportera avec aisance les polypes de la gorge, sans exposer les malades à tous ces inconvénients. Elle a un grand avantage sur toutes celles que j'ay vues ; sa courbure, et la façon dont elle est faite permet de la passer avec la plus grande facilité, sans faire souffrir les malades, et de la porter même jusque dans les fentes nasales.

Quoyqu'il en soit, c'est l'instrument le plus



commode pour moy, qui soit parvenu à ma connoissance:
il peut aussi l'être pour bien d'autres. En tout cas,
s'il n'est pas utile, il ne peut être dangereux. Je puis
donc dire avec fondement que le moyen le plus propre
d'emporter les polypes qui descendent dans le gosier,
est l'extirpation. La ligature peut avoir cet avantage,
si elle peut être placée favorablement. Mais il est
des cas où il y a une impossibilité physique d'en faire
usage, à cause de l'étroitesse du lieu, et lorsque la
narine ou les yeux, et tous les vuides même sont
exactement forcés par le corps polypeux, ce qui rend
la ligature impraticable. Elle ne peut d'ailleurs avoir
un heureux succès, qu'autant que le pédicule se trouvera
étroit, et qu'on pourra la placer près de son attache.
Mais si le polype se trouve étendu, et ayant une base
large, il n'est pas possible alors de comprimer toute la
masse polypeuse. Il en résultera que les adhérences, et
une partie de la masse restant donneront lieu à
une nouvelle production qui croîtra à vue d'œil, et
fera plus de ravages que jamais.

Il y a encore une raison toute simple
pour donner la préférence à l'extirpation en ce que
les polypes vasculaires sont presque toujours d'une

consistance forte, tantôt Squirreux, carcinomateux ou cartilagineux. Offrant par conséquent une résistance à la tenette, et on arrache presque toujours jusqu'aux moindres adhérences. C'est donc à cette méthode qu'on doit donner la préférence, et bannir de la chirurgie dans ce cas, le feu et les différents corrosifs si vantés par quelques auteurs. Car ces moyens sont trop faibles pour détruire les polypes vasculaires, et sur-tout pour ceux qui ont acquis un volume considérable. La difficulté de porter sur ces parties le feu, ou autres différents ingrédients, n'est pas moins embarrassant que le danger même. On ne peut pas borner l'effet du feu; il s'étend sur les parties voisines, occasionne des irritations, des inflammations, et peut faire dégénérer en cancer la masse polypeuse: au lieu que par l'extirpation il n'en résulte jamais aucun fâcheux accident; le seul qui soit à craindre est l'hémorragie. Mais je puis assurer que de toutes les opérations que j'ai pratiquées de cette façon, je n'en ai jamais eu de fort menaçantes, que celle de la fille du concierge qui fait le sujet de la première observation. Encore ne parut-elle que quatre jours après l'opération.



D'ailleurs, il y a des moyens connus pour en arrêter
le sang, ce qui ne doit pas être un obstacle pour
la mettre en exécution.

J'entends par polypes vessiculaires ceux qui sont formés

par le décollement et le prolongement de la membrane
pituitaire. Les coups, les chutes, comme nous l'avons
observé plus haut, sont la cause ordinaire de leur
formation. Il est aisé de les distinguer des polypes vasculaires
tant par leur mollesse que par leur couleur. Mais une
marque infailible qui ne permet pas de les confondre
avec les vasculaires, c'est que les uns sont parsemés
de petits points noirs : D'autres sont les taches s'étendant
davantage sont exactement traités. On dirait que la nature
se joue dans la production de ces corps désagréables.
On en voit qui ressemblent à une petite vessie remplie de
sang; d'autres, dont la peau est extrêmement fine et
délicate, sont mous, flasques et longs à peu près
comme la caroncule d'un coq d'inde; ils s'allongent et
se raccourcissent également. Ceux-ci sont tout-à-fait sans
douleur, ne font souffrir le malade que par leur

opposition au libre passage de l'air dans la partie
 qu'ils occupent : quelquefois même ils la bouchent tout-
 à-fait. D'autres enfin, petits d'abord, prennent leur
 accroissement par devant, par derrière, étent au malade
 la liberté non seulement de parler, mais de respirer, et
 l'exposent au péril d'être suffoqué. Ces espèces de
 polypes occupent rarement les deux narines à la fois,
 ils n'ont ordinairement qu'une racine assez mince, ce qui
 fait que l'extraction en si aisée. On a vu des malades
 qui en se mouchant détachent leur polype, et le
 trouvoient dans le mouchoir. Ce polype prend ordinairement
 naissance dans la partie supérieure du nez, et dans la
 moyenne; presque jamais dans la base du crâne. Il
 arrive cependant que les polypes vasculaires descendent
 quelquefois derrière la cloison du palais, mais ordinairement
 ils s'allongent par devant à raison de leur attache, et
 à cause que leur pente naturelle est toujours de ce côté.
 Ils s'allongent beaucoup plus que les vasculaires. M. Baye
 chirurgien de Toulouse m'en fit voir un dernièrement qui
 avoit sept pouces de long; il descendoit dans l'œsophage
 ce qui excitoit souvent un vomissement qui obligeoit
 le polype de sortir et de se replier sur la langue. Dans



Ce moment il eut été bien facile de le saisir et de
l'emporter. Mais cela n'a été fait qu'après la mort
du malade).

Parmi les ~~polypes~~ *vespiculaires*, il s'en trouve
qui sont remplis d'une matière lymphatique, et sanguinolente,
qu'on évacue facilement au moyen de quelque coup de
Lancette, après quoy il ne reste plus que le Sac tout
flottant qu'on détache avec aisance, et que l'on consume
ensuite par l'application de quelque léger Scarrottique.

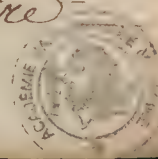
En 1766. on porta chez un chirurgien de la ville
un enfant qui, depuis quinze jours avoit fait une chute
considérable sur le nez. Bientôt après il lui vint à la
narine gauche un polype de couleur violette qui la remplissoit.
Le chirurgien l'ayant saisi avec une tenette pour l'arracher,
ce polype fait un bruit, se creve, et rend environ deux
cuillerées de Sang. On ne le vit plus, mais simplement
une membrane pendante à la place du polype.

Le pareil cas m'est arrivé à Moissac en 1762. Le
fils du Parillonneur fit une forte chute sur le nez. Quinze
jours après la mère me mena cet enfant. Elle me pria
de lui examiner le nez, me disant que depuis la chute
il lui étoit survenu un morceau de chair dans la

20
maxime, qui l'empêchoit de respirer. effectivement je la
trouvai remplie d'un corps rougeâtre et mou, qui n'étoit
autre chose qu'une espèce de vesie puisque, en fouillant
avec une Sonde, elle se creva, rendit environ trois
cuillerées de sang, et le polype disparut. il ne resta
qu'une membrane flottante que je coupai avec de petits
ciseaux, et l'enfant fut guéri. L'œuvre certaine que le
polype vésiculaire n'est autre chose que le prolongement
de cette membrane, occasionné par son décollement.

Les polypes vésiculaires sont souvent accompagnés
de carie, ce qui est très rare aux vasculaires, en ce que les
premiers étant pour l'ordinaire formés par le décollement
de la membrane, ou par l'amaigrissement de quelques Sucs entre
la membrane et l'os. Cette humeur par son séjour acquiert
de l'acreté et donne lieu à la carie. C'est par la même
cause que les ulcères appelés oxènes sont aussi formés.

Le genre des polypes est donc assez généralement
connu: Mais leurs différentes espèces ne le sont pas aussi
exactement, puisque les auteurs les confondent ensemble;
comme nous l'avons déjà observé. Cependant leur différence
est facile à saisir, dès qu'on fait attention à la cause qui
les produit. cette attention supposée, il est tout simple d'en
conclure, que les polypes vasculaires ont une tout autre



marche, et des suites plus dangereuses que les Vésiculaires. D'où il résulte qu'ils demandent une méthode curative, et un traitement différent de ceux-ci, puisque leur cause est différente. Il seroit ennuyeux et superflu de rappeler en ce moment ce qu'on a dit ailleurs sur cette matière.

Quant au traitement, s'il s'agit des polypes vasculaires mon avis est, (et je le crois bien fondé) qu'on doit sévèrement en bannir toute application de feu, tant actuel que potentiel, toutes et quantes fois qu'il ne sera pas possible de consumer entièrement le polype sur lequel on voudra l'appliquer. Et Pourquoi? c'est qu'on risque par là d'effaroucher l'humeur à cause des irritations qui s'ensuivent. irritations aussi dangereuses ici que dans les autres glandes des différentes parties du corps, comme le sein, les aines, les aisselles, &c. On ne doit pas non plus entreprendre de cisailer un polype vasculaire avec aucun instrument tranchant, à moins qu'on ne puisse se promettre d'emporter toute la masse, parceque le polype se reproduiroit avec la même facilité que les Squirres des autres parties du corps, qui ne manquent pas de reparaitre. Lorsque, par une même opération, toute la tumeur n'a pas été emportée avec les adhérences. quel moyen reste-t-il donc?

point d'autre que l'extirpation ou la ligature, lorsqu'on
pourra pleinement embrasser toute la tumeur, ce qui n'arrive
que lorsque le pédicule se trouve plus étroit que le corps,
et que de plus elle est appliquée sur des chairs molles.
Car si le pédicule étoit squirreux, non seulement la tumeur
se reproduiroit, mais elle feroit plus de ravage que
jamais.

Il n'en est pas de même des polypes vésiculaires,
il y a une foule de moyens pour s'en débarrasser. Le feu, le
fer, la ligature, les différentes espèces de corrosifs peuvent
être employés avec succès. La grosseur du polype, sa
situation, sa consistance et sa figure doivent décider
le Chirurgien sur le choix de ces différents moyens.
Lorsque le polype se trouve gros, qu'il emplisse exactement
la narine ou les deux, qu'il a assez de consistance pour
résister à la tenette, l'extirpation est le plus sûr moyen.
Mais lorsqu'il se trouve mou, et qu'il paroît ne pas
pouvoir résister à cet instrument et qu'en même temps
la base se trouve large, on ne doit pas tenter de l'arracher.
Je me ferai dans ce cas avec succès d'un morceau de
pierre de chaux: j'en donne la forme d'une pointe
plus ou moins grosse et longue, selon l'étendue et



La grosseur du polype. je le larde depuis la pointe jusqu'à l'extrémité. Cette char, se trouvant arrosée par le sang ou les sérosités que le polype dégorge, fermente dans cette masse, et la cautérise au point de la détruire entièrement, sans exposer les parties voisines au moindre accident. C'est de cette façon que j'en ai détreuit plusieurs. un seul exemple suffira.

Le nommé Lugan de Figuan, diocèse de Montauban, vint me trouver à Moissac en 1763. au sujet d'un polype qui lui remplissoit exactement une de ses narines, c'étoit une chair de couleur violette, parsemée de petits points noirs, et de petites taches de distance en distance. En l'examinant avec la sonde, j'en trouvai la substance molle, et si molle que la sonde quoique moussée y pénétrait sans beaucoup la forcer; ce qui me fit abandonner le projet de l'extirpation. je préférai donc la char dont je lardai le polype jusqu'à son extrémité, au moyen d'un petit clou de cette matière, que j'enfonçai dans le polype, observant de suivre le trajet du milieu. Le moment d'après j'entendis un petillement, et vis sortir par la narine une fumée semblable à celle qui s'élève de l'eau lorsqu'on y

jette de la Chaux vive. au même instant le polype se gonfla beaucoup, mais le lendemain je ne trouvai qu'une peau sèche qui se détacha facilement.

Ainsi Lorsque le polype est mou, petit, et que sa base est large, ma méthode est de le consumer par les différents corrosifs, particulièrement avec la Chaux qui m'a toujours mieux réussi que tout autre.

Quant aux polypes qui descendent derrière la cloison du palais, ils doivent être traités de la même manière que les vasculaires, à moins qu'ils n'aient leur attache dans la narine, et pourvu d'ailleurs que la portion qui descend dans le gosier soit assez mince pour qu'elle puisse passer par la narine, comme c'est assez l'ordinaire.

Je ne dirai qu'un mot en finissant. D'une autre espèce de polypes aplatis, et adossés à la Surface des lames osseuses, quelquefois même au cartilage. Lesquels en général ont un peu plus de consistance que les autres polypes vasculaires. Ceux-là, je les détache avec l'instrument tranchant, et je consume les restes avec la pierre infernale. C'est ainsi que j'en ai opéré deux de cette nature. Le



premier sur feu M.^r de Barral évêque de Castres;
Le second sur M.^r de Phalabre évêque de St. Louis.
Mais en voilà plus qu'il n'en faut sur les polypes
de cette espèce.

Le principal objet de mon mémoire étoit de
parler avec une étendue raisonnable des polypes vasculaires
qui descendent derrière la cloison du palais, et de présenter
en même temps à l'Académie la figure de la tenette qui
m'a si heureusement servi dans mes opérations.

D'ailleurs on a parlé fort superficiellement de ces espèces
de polypes, et les moyens employés pour leur traitement
(par quelques chirurgiens) m'ont paru trop cruels. En
effet à quoy bon inciser la cloison membraneuse du palais,
pour cisailier ensuite le polype de la gorge? Pourquoi,
dès qu'on peut l'éviter, exposer-t-on le malade aux
douleurs atroces, et aux suites fâcheuses de cette
insupportable manipulation. Guérir un malheureux sans
le faire souffrir, c'est lui épargner deux maux, et d'un
même coup le guérir doublement. Si la méthode dont
je me sers n'a pas entièrement cet avantage, elle a

Du moins celui de Diminuer la Longueur, comme
l'excès des souffrances. avantage précieux, et qui doit
suffire pour l'accréditer parmi nous.

On a vu de nos jours deux chirurgiens —
de réputation se disputer à ce sujet la gloire de
l'invention: chacun prétendant être le premier qui eut
exécuté cette méthode. Ce qu'il y a de bien certain, c'est
que je n'envie pas l'honneur de la découverte. L'unique
but que je me propose, c'est de simplifier autant qu'il
est possible les différentes opérations de la chirurgie;
de les rendre plus aisées, moins douloureuses, et de
songer plutôt à ce que je dois faire en faveur des
personnes qui m'honorent de leur confiance, qu'à ce que
le public dira ou pensera de moi. Cela sont des motifs
qui m'animeront constamment; Et si je suis assez heureux
pour avoir quelque succès à cet égard, je m'empresse-
rai d'en faire part à l'Académie Royale de Chirurgie, seul
tribunal compétant pour en décider. Les profondes
connoissances des juges qui la composent, l'étendue
de leurs lumières qui se répandent sur toute l'Europe,



L'impartialité de leurs jugements qui font tant
d'honneur à la Chirurgie Française; Tout cela doit
animer les praticiens à faire redoubler leurs efforts,
pour se rendre dignes d'une si flatteuse approbation.

Figure 1. Tenettes pour l'extraction des petits polypes qui se
font fait par du côté de la gorge.

Figure 2. autres tenettes pour l'extraction des gros polypes
qui descendent derrière la cloison du palais, dont je
me suis servi avec succès dans les opérations que
je rapporte.



n.º 45.